

Lampiran



MACHA SÉRY

Dans le quartier d'Once, à Buenos Aires, un couple d'adolescents, Ismaël et la Enana, ainsi qu'Ajo, le petit frère de celle-ci, dorment tous les trois dans un wagon abandonné. Parfois ils font le ménage dans des bureaux. Ils grattent le popcorn et les bouts de pizza laissés dans les salles de cinéma. Ces gamins des rues se faufilent dans les maisons par des lucarnes, lorsque les occupants sont absents. A chaque intrusion, ils dévorent les restes et fauchent une quinzaine d'objets. « Quand il y avait des couverts en argent, pas plus de quatre ou cinq pièces. Un seul bijou. C'était comme ça pour tout : des choses invisibles. L'objectif était que le cambriolage passe inaperçu. Les jours suivant leur retour, les propriétaires remarqueraient peu à peu qu'il manquait des objets. Mais ils mettraient des semaines (voire des mois) à réaliser tout ce qui avait disparu », écrit Lucia Puenzo dans *Invisibles*.

Hormis quelques babioles, le trio reverse son butin au commanditaire des larcins, un ancien policier devenu agent de sécurité, qui dirige plusieurs groupes d'enfants à Buenos Aires, lesquels disparaissent tôt ou tard, lorsqu'ils ont fait leur temps. Cette fois, il convainc son meilleur commando de passer l'été sur l'autre rive du Rio de la Plata, sur la côte uruguayenne, afin de voler les demeures

de riches estivants. Leur mission est la suivante : cambrioler neuf villas de luxe disséminées, entre mer et forêt, dans un vaste domaine de 60 hectares surveillé par des chiens et des gardiens en armes. Passés par un trou de clôture, ils disposent du mini-

imum pour survivre : une machette, des conserves de nourriture, un sérum antivenin, un spray somnifère, des boulettes tranquilisantes afin de calmer les animaux et un téléphone portable sur lequel ils reçoivent des ordres succincts.

L'émerveillement est réel

Le réalisateur Luis Buñuel les appelait « les oubliés » – *Los Olvidados*, dans son chef-d'œuvre canonique (1950) –, le romancier péruvien Maria Vargas Llosa, « les chiots » (Gallimard, 2002). Suscitant effroi et pitié, les enfants des rues sont des figures familières du cinéma et de la littérature sud-américains. Avec *Invisibles*, son captivant nouveau roman, l'Argentine Lucia Puenzo les sort de leur milieu citadin. En dépit de la violence sourde qui le traverse de part en part, son récit prend parfois l'allure d'une robinsonnade, de courtes vacances improvisées avec baignades, bivouac

INVISIBLES

(*Los invisibles*),
de Lucia Puenzo,
traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Anne Plantagenet,
Stock, « La cosmopolite »,
214 p., 19,50 €.



Lucia Puenzo, à Paris, en 2011. PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Dans « Invisibles », la romancière et cinéaste argentine pose son regard bienveillant sur une bande d'enfants des rues de Buenos Aires

Les beaux petits voleurs de Lucia Puenzo

dans un château d'eau délabré. « Ils pourraient vivre là pendant des années sans que quiconque les trouve », se prend à rêver la Enana.

Au-delà des dangers qui guettent chacun d'eux, l'émerveillement est réel pour son frère de 6 ans lorsqu'il découvre la mer et l'étonnant spectacle qu'elle offre à l'occasion. « Les baleines représentaient pour lui un univers aussi lointain que la lune. » Fidèle à la tradition du réalisme magique, la romancière mâture son aventure naturaliste d'apparitions et d'inventions étranges : une jeune fille albinos dont « le mutisme est un acte volontaire », « une bête effrayante, rachitique mais nerveuse, au pelage tigré », une meute de chiens soudain ivres de sang, une capsule de guérison qui renforce les défenses immunitaires grâce à des ondes électromagnétiques.

Romancière et cinéaste – le film *XXY* a reçu le Grand Prix de la Semaine internationale de la critique au festival de Cannes 2007 –, Lucia Puenzo, 43 ans, excelle à décrire, de livres en films, les écarts de richesse qui caractérisent son pays à travers le regard d'enfants poussés trop vite.

Après Lala et la Guayi, les adolescentes meurtrières de *L'Enfant poisson* (2010), les jeunes acteurs de *La Malédiction de Jacinta* (2011), Tino, 11 ans, de *La Fureur de la langouste* (2012), Lilith, 12 ans, qui fascine Josef Mengele en exil (*Wakolda*, 2013), Alex, l'hermaphrodite de 15 ans de *XXY*, la fine portraitiste qu'est Lucia Puenzo ajoute d'autres destins tragiques à sa galerie de sacrifiés. ■

EXTRAIT

« En réalité ce n'étaient pas des maisons, mais des fortresses. Avec des emplacements et des architectures différentes, mais d'identiques baies vitrées, immenses, sans barreaux, qui donnaient sur les bois ou sur la mer, des camionnettes de marque étrangère garées devant, des meutes de chiens de race, et de petites têtes blondes d'enfants de tous les âges s'ébattant dans des piscines à l'eau limpide. Ils virent des cours de tennis, des pistes d'atterrissage privées, des lagunes artificielles, des chevaux de polo. C'était un monde sans barreaux ni clôtures, et ils comprirent immédiatement pourquoi on avait pensé à eux pour ce travail. Ils comprirent également pourquoi on leur avait donné six jours. »

Une victime de l'oubli paternel

« Malva », premier roman empathique de la poète néerlandaise Hagar Peeters, donne une voix à la fille répudiée de Pablo Neruda

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le titre sec, *Malva*, n'annonce pas vraiment ce qui se trouve sous la couverture. Car le roman de Hagar Peeters est, lui, d'un lyrisme magnifique et d'une subtile poésie, situé dans un décor magique qui fait penser davantage aux écrivains latino-américains qu'à une auteure néerlandaise.

Malva donc. Malva Marina Trinidad del Carmen Reyes. Né le 18 août 1934 à Madrid. Morte le 2 mars 1943 à Gouda, aux Pays-Bas, à 8 ans. Fille de la Néerlandaise Marie Antonia Hagenaar et de Ricardo Eliecer Neftali Reyes-Basoalto, alias Pablo Neruda (1904-1973), l'immense poète, penseur et activiste chilien. Signe particulier: Malva est hydrocéphale. Après avoir montré son bébé avec adoration à tous ses amis durant ses premiers mois, Neruda, en quelque sorte, le répudie. Malva rentre aux Pays-Bas

avec sa mère, échoue dans une famille d'accueil, y passe ses derniers moments.

D'elle, il ne restait que quelques lignes dans la grande toile du Web. Pas même une notation dans *J'avoue que j'ai vécu* (Gallimard, 1975), les Mémoires du poète: Malva était une oubliée de l'histoire. Jusqu'à ce que Hagar Peeters lui donne une voix. Magie de la fiction, c'est même Malva qui, dans le livre, demande à l'auteure de la faire exister sous sa plume. Elle veut qu'on lui donne une place, à elle comme à d'autres victimes de l'oubli paternel – Daniel, le fils d'Arthur Miller atteint de trisomie, ou Lucia, la fille schizophrène de James Joyce.

Le même abandon

C'est que Malva et les autres ne sont, dans ce livre, pas tout à fait morts: ils séjournent dans un territoire d'après-vie ou de quasi-mort où ils côtoient Socrate et Goethe. Narratrice omnisciente, Malva voit tout, sait tout. Pourquoi a-t-elle choisi Peeters? Parce que cette femme a subi à peu près le même abandon. Son père, Herman Vuijsje, écrivain et journa-

liste néerlandais (né en 1946), a voyagé partout dans le monde, et surtout au Chili, où il a commenté les funérailles de Pablo Neruda en 1973. Mais sans jamais s'occuper de sa fille. Peeters est donc, comme elle l'écrit, « une petite parcelle de cette histoire universelle ».

Universelle et tragique: il faut voir Malva, morte-vivante, se faufiler tel un ange dans les banquets ou les réunions où son père péroré, tentant en vain de capter son regard. Grâce à l'écriture sensible de Peeters, cependant, elle aura définitivement attiré le nôtre. Ses grands yeux continueront d'interroger le monde sur le sens moral du génie que fut son père. Cet homme qui la désignait comme un « point-virgule », en référence à sa grosse tête sur son corps malingré. Plus jamais elle ne sera réduite à ce cruel surnom. ■

MALVA,
de Hagar Peeters,
traduit du néerlandais
par Philippe Noble
et Sandrine Maufroy,
Actes Sud, 264 p., 22,50 €.

Avec « Des orties et des hommes », roman autobiographique, Paola Pigani dit ce qu'elle doit, reconnaissante, à sa jeunesse à la campagne

L'horizon pour voyage

FLORENCE BOUCHY

Avant d'être remarquée pour son premier roman, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (Liana Levi, 2013), Paola Pigani était déjà l'auteur de plusieurs recueils de poésie. Si elle avait d'abord semblé explorer deux tonalités différentes, selon le genre, *Des orties et des hommes*, son troisième roman, lui permet à l'évidence de déployer toute sa force d'évocation poétique en une prose au lyrisme mesuré mais constant. Le fil narratif est d'ailleurs ténu : la narratrice évoque les jours qui s'étendent et se ressemblent à la campagne, en Charente, dans les années 1970.

Dans cette famille nombreuse de paysans venus d'Italie, seule la fugue de l'aînée, durant trois jours, brise cette continuité. Elle sonne comme un reproche à l'égard de cette vie consacrée au travail de la terre, trop immobile au goût d'une adolescente avide de découvertes et de transgressions, mais son souvenir est vite balayé. La narratrice, quant à elle, encore enfant au début du roman, fait corps avec les paysages, grandit avec les saisons et voit, derrière la rudesse de cette vie, toute la beauté dont la gratifie la nature.

« Ce pays est le mien pour quelque temps encore, écrit Paola Pigani. Même s'il n'est que de pierre, d'écorce et de terre, je n'ai qu'à le respirer par la peau et garder l'horizon pour voyage. Les frontières tendres, le sorgho et le blé, le maïs tremblent encore sous mes yeux quand j'habiterai une ville. » Car, contrairement à ce que laisse attendre l'épisode de la sœur aînée fugueuse ou, plus tard, celui du grand frère qui devance l'appel et part au bout du monde effectuer son service militaire, la trajectoire de Pia n'est ni celle d'un rejet ni celle d'une déchirure.

Sentiment d'appartenance

Le lecteur guette les indices et les scènes qui feraient de ce roman le récit d'une ascension sociale douloureuse, le chant d'adieu au monde agricole de l'enfance, l'évocation du sentiment de trahison qui accompagnerait la réussite scolaire et le goût pour la lecture de la jeune fille. Il en trouve quelques traces, d'ailleurs. Au lycée dans lequel Pia poursuit ses études, parce qu'elle est bonne élève, elle découvre « une caste à l'élocution parfaite qui fume des Dunhill,



SARAH BOULLAUD/HANSLUCAS.COM

s'habille en bleu marine, en écossais, porte des foulards de soie et des cartables en veau. D'un côté, les nantis du centre, et de l'autre, les bouseux pensionnaires en chaussures plates. Deux mondes qui ne se donnent même pas la peine de s'entrechoquer. » Mais Paola Pigani n'en fait jamais le propos principal du texte. Elle ne mesure pas la distance qui s'instaure entre le monde de l'enfance et celui de l'adulte qu'elle est devenue – puisque l'histoire de Pia, à n'en pas douter, s'apparente à celle de l'écrivaine.

Des orties et des hommes est un poème qui dit la plénitude du sentiment d'appartenance au monde de la terre, à « ce qui dure ». Un texte à l'écoute de toutes les sensations inscrites dans le corps et dans l'âme. Un hymne à la richesse des doubles cultures plutôt qu'une analyse des clivages qu'elles suscitent : qu'il s'agisse des racines italiennes d'une famille de paysans charentais, des traces indélébiles que laisse une enfance campagnarde chez une romancière devenue citadine, ou du privilège accordé au geste et au travail manuel, quand on développe plutôt le goût de la lecture.

N'existant qu'à travers sa famille au début du roman, la narratrice laisse progressivement entendre sa voix propre. Le « je » prend le pas sur le « on » auquel étaient ramenées toutes les émotions et toutes les décisions durant l'enfance. Mais grandir, semble nous dire Paola Pigani, s'émanciper même, n'est ni renier ni oublier. Son roman, son poème, ne chante pas un monde disparu. Il atteste de ce qui perdure, de ce qui est transmis et que l'on transporte avec soi. « J'ai appris que les orties sont envahissantes, écrit la romancière, elles fleurissent de mai à octobre, ont des fleurs mâles, des fleurs femelles et peuvent grandir au-delà d'un mètre. Ainsi, les orties ont la taille de mon enfance et les hommes sont immenses quand ils disparaissent. Leur ombre s'étend à l'infini sur l'écriture comme sur une rivière en crue. » Paola Pigani ne discourt ni ne démontre. Sa prose est à elle seule un hommage à la sensibilité et à la finesse que lui ont léguées les territoires rugueux de son enfance. ■

DES ORTIES ET DES HOMMES, de Paola Pigani, Liana Levi, 304 p., 21 €. Signalons, de la même auteure, la parution du recueil de poèmes *Le Cœur des mortels, photographies de Gilles Vugliano, La Passe du vent, 76 p., 20 €.*

Prendre racine dans le désert

Deux femmes s'épanouissent dans l'outback australien. Sylvie Tanette, rêveuse solaire

MAYLIS BESSERIE

Un jardin en Australie ? Et pourquoi pas un château en Espagne ? Voilà ce que pensaient les familles respectives d'Ann et de Valérie, chacune à leur époque, des velléités des deux héroïnes de Sylvie Tanette. S'installer aux portes du désert et y bâtir le plus incroyable des jardins ? Consacrer son existence à l'art aborigène ? Quel grain de folie avait bien pu s'immiscer dans l'esprit de leurs filles autrefois si dociles ? Dans son deuxième roman, l'écrivaine sème les graines de l'émancipation féminine, retrace minutieusement les difficultés climatiques affrontées et nous en livre les récoltes. Plus ou moins fructueuses.

C'est sous la galerie d'une maison abandonnée, dans un jardin bordant les territoires désertiques du nord de l'Australie que deux âmes – dont l'une est désormais un fantôme – racontent leur histoire. Deux existences de défricheuses, chacune dans leur domaine, que le vent a portées jusqu'à la cité de Salinasburg pour y accomplir leur destin, et fuir celui que leur réservait leur naissance. Dans cet éden en broussailles et quelque peu desséché, deux femmes tentent de prendre racine, pour pouvoir enfin croître.

C'est un jardin loin de tout. Loin de la vie bourgeoise à laquelle Ann avait été préparée, dans les quartiers sud de Sydney. Encore plus loin du port de Marseille qui avait vu débarquer les ancêtres italiens, turcs et macédoniens de Valérie. Une terre en friche dans laquelle tout semblait possible. Un espace dont Ann, la botaniste, avait fait son laboratoire de recherche, alors que son mari

s'engluait dans les affaires de la mine de ses ancêtres – des pionniers irlandais. La voilà qui expérimente, qui plante, croise les espèces et tente de créer de nouveaux arbres, de rendre l'outback australien exubérant. Elle continuera à hanter la terre ainsi fertilisée après sa mort.

Mille et un noms d'arbres

Valérie, la nouvelle occupante, a, quant à elle, quitté Marseille et sa tribu bruyante pour reprendre la route des ancêtres, le chemin de l'exil. Dans le jardin d'Ann, qu'elle ressuscite de ses mains au côté de sa fille, elle se liera à la terre – matériau et source d'inspiration de l'art indigène auquel elle consacre sa vie.

Chaque chapitre du roman de Sylvie Tanette s'ouvre par un geste, une tentative de transformation. Le livre est parsemé de mille et un noms d'arbres, et d'autant d'espèces lointaines qui envahissent le rêve fou de

ces deux femmes occupées à inventer le paradis terrestre qu'elles ne peuvent trouver ou qui leur est interdit. Tout comme l'écriture, le jardin convoque des symboles, tend vers l'universel, allie dimensions matérielle et spirituelle. A la fois personnage et décor, il fournit à l'auteure un ancrage et l'espace nécessaire au déploiement des voix qu'elle croise. Par sa longévité, il offre également au récit des allers-retours dans le temps et une traversée des saisons.

Si la palette des couleurs et des images de ce « jardin à soi » convoquées par Sylvie Tanette peine parfois un peu à se renouveler, il ne s'en impose pas moins comme le lieu d'un imaginaire arraché aux hommes, libéré du passé. Une oasis dans le désert. ■

UN JARDIN EN AUSTRALIE,
de Sylvie Tanette,
Grasset, 174 p., 16,90 €.